

– Framboise et mastic clair. Voilà c'est exactement ça. Bravo! Qu'il est beau! On dirait qu'il est neuf. Vraiment, encore bravo, dit Louise au garagiste à qui elle avait confié la réparation et la rénovation complète d'un vieux Combi des années soixante-dix.

– Et vous n'avez pas tout vu. Rentrez. Regardez-moi cet intérieur.

– Oh, mais c'est magnifique! dit-elle en portant les mains à son visage de ravissement et en regardant de tous côtés, dessus, dessous, ouvrant les tiroirs, dépliant la banquette, dénichant des portes secrètes.

Et très pratique en plus. Plein d'astuces, tout est calculé au centimètre près, mais tout y est. Magnifique!

– Eh oui, frigo à compression, literie neuve, autoradio CD MP3 USB, convertisseur de batterie 12V/220V, plaques de cuisson, réserve d'eau de 60 litres et douche... J'en passe et des meilleures, y compris un moteur révisé, des chromes brillants et une peinture neuve. Vous avez pour ainsi dire un logement neuf.

– C'est magnifique, vraiment magnifique ne savait que répéter Louise, subjuguée. Je le nommerai Gus. Voilà je vous présente Gus.

– Prenez bien soin de lui, mais vous ne devriez pas avoir de problèmes. C'est costaud ces bestiaux-là.

Et voilà, à moi maintenant. À nous deux Gus. Je sens qu'on va se régaler ensemble désormais, dit-elle en démarrant avec le plus de douceur possible.

Dur, le volant, manque la direction assistée, mais t'en fais pas, Gus, je vais me laisser apprivoiser par ta conduite antique. Tu m'as scotchée quand je t'ai rencontré la première fois, il y a trois mois. T'étais pas beau. Amoché. Aussi éclopé que moi. Mais tu m'as interpellée. Et je t'ai répondu. Et regarde ce que tu es devenu ! Un bijou !

À nous les chemins de traverse en ce beau mois de juin !

Ah oui ! Il était en piteux état quand elle l'a déniché par hasard dans le hangar d'une ferme abandonnée, lors d'une randonnée dans le Quercy.

C'était pour elle, Louise, sa première vraie sortie après ces longs mois, tristes et cotonneux, passés à somnoler, pleurer, dormir. Pauline l'avait entraînée de force ce jour-là et les premiers rayons de soleil de ce mois de mars avaient fait le reste, Louise était partie pour la journée sur les chemins des Causses.

Lors de la pause de midi, à l'ombre légère d'un bosquet de chênes rabougris abritant une vieille ferme abandonnée, elle était passée devant un hangar et s'était soudain arrêtée. Là, trônait, solitaire et abandonné, un vieux Combi d'origine, d'un bleu pâle parsemé de fleurs fanées, les rideaux déchirés, les roues dégonflées, un phare pendant et cassé, à demi rouillé.

Elle s'est arrêtée pour le regarder puis s'en est approchée, en a fait le tour, a essayé de voir l'intérieur, l'a pris en photo sous tous ses profils.

Cette rencontre l'a bouleversée. Elle ne savait pas pourquoi. Elle a continué sa marche silencieusement l'après-midi, restant un peu à la traîne. Elle était pensive. Les Combis, ces véhicules mythiques de l'après 68, venaient d'une époque lointaine, complètement étrangère à la sienne, une époque qu'elle ne comprenait pas, dont elle n'avait jamais vécu les valeurs. Pour elle les années 1968 c'était le rêve utopique de liberté, de calme et de lenteur, dans un monde bienveillant, le cliché suranné des *Peace and Love*. Tout le contraire du système froid et cruel qui l'avait réduite à néant. Dévastée. Rendue incapable depuis plus d'un an maintenant de remonter la pente, de rebondir, de se projeter dans l'avenir. Elle avait seulement l'envie de dormir et de ne plus penser à rien.

Ce Combi, là, et ce qu'il lui évoquait, était une extravagance pour elle. Il ne pouvait la laisser indifférente. C'était l'antithèse de sa vie. Sa vision la secouait sur ses bases, l'ébranlait dans ses convictions, la remuait, la dérangeait, la titillait sans doute mais elle n'en avait pas encore complètement conscience. Elle restait juste pensive.

– Quel contraste entre son époque et la mienne, se disait-elle. Un monde disparu, comme ce hameau en ruine et ce Combi rouillé en témoignent. Mais pourquoi avoir abandonné ce véhicule, là ? Il aurait pu servir à quelqu'un. Mais non, plus personne n'en veut, c'est trop vorace en carburant, pas assez nerveux, pas assez confortable, pas assez rapide. On n'a plus le temps de vivre ni l'argent pour s'autoriser à flâner. Fini, fini, fini ce temps-là.

– À quoi penses-tu Louise ?

– À ce Combi que j’ai vu dans le hangar à midi, tu l’as vu toi aussi Pauline. Et à son époque. C’est bien fini ce temps-là. Aujourd’hui c’est vitesse, rentabilité, efficacité, tout le contraire de ces engins, quoi.

– Oui, il ne fallait pas être pressé. On n’a pas connu ça, nous, on n’était même pas nées dans les années soixante-dix. Tu te rends compte comme il est vieux! C’est un engin de collection!

– C’était bien, cette journée, Pauline, tu as bien fait de me pousser à venir, dit finalement Louise en fin de journée.

– On en fera d’autres, je te promets.

– Pourquoi pas. On verra.

Arrivée chez elle, Louise installa les photos sur son ordinateur et elle s’arrêta à nouveau sur celles de l’ancien camping-car.

Il a de l’allure ce Combi! Cela devait être bien, quand même, de partir ainsi, délestés, libres de s’arrêter où l’on veut, vivre dehors, emporter son gîte avec soi. Être sur la route. En partance, sans chaînes. Ah oui, cela devait être bien ce temps-là. J’aime bien l’esprit de cette époque.

Son intérêt ravivé par les photos aiguïsa sa curiosité et elle consulta Internet pour en connaître davantage sur ce type de véhicule. Elle apprit, étonnée, qu’il existait désormais des agences de location au week-end, à la semaine, pour les vacances, de vieux Combi rénovés et qu’ils avaient tous un surnom.

Ah! mais alors ça se pratique encore! Je pensais que c'était réservé aux collectionneurs qui ne roulaient que pour leurs rassemblements annuels. Non il y a toujours des adeptes. Au fond ça ne m'étonne pas. Le vieux rêve de liberté est toujours là, et d'autant plus sans doute, qu'on est pris dans les tenailles féroces de la compétition et de la rentabilité à tout prix. S'offrir une parenthèse oxygénée, se donner un temps l'illusion d'être libre et sans contraintes.

Au moins pour quelques heures. Oui, je comprends ça.

La nuit qui suivit, elle eut un sommeil hachuré malgré ses somnifères habituels.

Est-ce le renouveau printanier dont elle avait goûté les prémices par cette marche au grand air qui la tenait ainsi éveillée?

Est-ce l'incongruité de ce vestige des années soixante-dix, ce Combi qui s'était imposé si fermement à sa vue, qui la perturbait ainsi, même si elle ne pensait plus à lui dans son insomnie, toujours est-il qu'elle se demanda, et c'était nouveau pour elle, ce qu'elle allait devenir désormais. Il faudrait bien qu'elle guérisse un jour, qu'elle sorte de son anéantissement, se disait-elle.

Plus tard dans la nuit elle formula la pensée qu'elle était comme ce Combi. En panne et inutile. Abandonnée.

Quand elle sombra dans le sommeil elle crut l'entendre lui souffler doucement à l'oreille :

– Psitt, Louise, regarde-moi, je suis fait pour toi.

Les jours qui suivirent, elle retrouva un peu d'entrain, sentit un léger mieux dans son moral. Elle regarda en face sa situation :

Un an que je suis en congé maladie pour dépression après ce burn-out au travail, et je ne suis toujours pas en état de reprendre. La seule pensée d'y retourner me torture toujours et me plonge dans une profonde angoisse. Je ne pourrai jamais y retourner. Je m'y suis brisée. Cassée en mille morceaux. Démolie.

Alors quoi ?

Dormir une bonne fois pour toutes ? Partir définitivement ? Oui, j'en ai eu souvent l'envie mais pas la force de le faire. M'abrutir, ne penser à rien, c'est la solution que j'ai choisie jusqu'à maintenant. Je n'ai pas vu le printemps dernier, ni l'été, passés sans m'en rendre compte assommée par mon traitement. Lire, somnoler, c'est tout ce que j'ai fait depuis.

Je ne vois plus personne, à part Pauline et Marie, qui continuent les ateliers de peinture sans moi car je ne peux plus peindre, mais qui me rendent visite parfois. J'évite d'aller en ville aux heures de sortie des bureaux de peur de croiser d'anciens collègues, c'est idiot, comme si j'étais coupable de quelque chose ou comme si j'avais honte d'avoir craqué. Eux, ils résistent ils y sont encore, moi je n'ai pas pu. Je fais toujours des détours loin du bureau et si malgré ça j'entrevois un ancien collègue ou pire un des dirigeants alors je me faufile entre les passants et rentre vite dans le premier magasin venu. J'ai peur. J'ai eu trop mal. Pourtant ils m'appréciaient je pense, les uns et les autres. Moi-même, si je souffrais beaucoup de l'extrême pression

sur mes épaules, et du stress permanent, je ne m'attendais pas du tout à tomber comme ça. Si brutalement. D'un coup, d'un seul. Mais qui fut fatal. Je ne suis pas prête à y retourner. Je crois même que je suis incapable d'y retourner un jour. Mais n'y pense plus, ça te fait mal.

Et ne parlons pas de relation amoureuse, depuis qu'Arnaud m'a laissé tomber, il y a combien de temps déjà? Deux ans, trois ans, je ne sais plus, parce que j'étais trop prise par mon nouveau boulot sans doute. À part quelques aventures sans lendemain, c'est le désert complet. Je me terre chez moi comme une vieille taupe. Mais cette balade, je dois reconnaître que c'était bien. Il faut que je sorte davantage dans la nature, que je m'aère. Mince, j'ai trente-cinq ans...

C'était le début du printemps et par beau temps elle sortit, et tandis qu'elle marchait, seule, près de la rivière en bas de chez elle ou sur les sentiers pédestres alentour, elle réfléchissait, se posait des questions sur son avenir. Parce qu'enfin elle s'en envisageait un, et c'était nouveau. Elle cherchait des solutions.

En même temps Louise retrouvait dans son quotidien des prémices d'envie.

Elle reprit un peu ses toiles et ses pinceaux. Cela faisait si longtemps qu'elle ne les avait touchés. Les paysages des Causses et ses marches régulières au contact de la nature avaient réveillé sa sensibilité de peintre.

Enfin! dirent ses proches.

Elle repensait souvent au Combi et à ce qu'elle avait lu sur Internet, et par association d'idées elle en vint à imaginer qu'elle pourrait partir en vacances dans ce genre de véhicule. En louer un. Pour une semaine ou deux.

Mais elle était encore malade. En congé de maladie. Et au retour il faudrait qu'elle reparte travailler sans doute.

Non, elle ne pourrait jamais y repartir, elle en tremblait d'angoisse. Elle en était devenue incapable. Alors une idée germa dans son esprit.

– Je vais démissionner. Et partir.

– Oh? Mais oui pourquoi pas. Partir? Où ça? lui demandèrent Pauline et Marie.

– Pas trop loin, mais assez pour me dépayser. Je voudrais être près de l'océan. Il me ressource chaque fois. Je ne sais pas encore comment je vais faire mais je vais trouver. Je repense souvent à ce vieux Combi abandonné, ça me plairait bien de partir avec un véhicule comme celui-là. Et de peindre à nouveau. Peut-être.

– Ah, tu ne sais pas, mais le lendemain de la balade lorsque je l'évoquais avec les collègues, une d'elles me dit que sa grand-mère habitait dans le Lot aux environs de la ferme abandonnée où on a fait la pause.

– Quelle coïncidence! Elle doit savoir à qui appartenait ce vieux Combi, alors. J'aimerais bien en savoir plus.

– Je me renseignerai si tu veux. Mais c'est génial ton idée, tente le coup. Tu as plusieurs cordes à ton arc, tu peins bien. Tu as vu, à chaque exposition annuelle, tu es remarquée par tes tableaux.



– C’était avant, Pauline, il y a longtemps maintenant que je ne peins plus vraiment. Mais tu as raison il faut que je bouge. Je vais creuser cette idée de partir.

Grâce aux informations de Pauline, Louise eut la chance de pouvoir joindre quelques jours après, les propriétaires du vieux Combi qui l’avait tant marquée.

Il est de 1978 – plus âgé que moi, se dit-elle – il a traversé la France, l’Espagne et le Portugal et il a même fait un road-trip dans les pays scandinaves. Il a besoin de réparations et d’un sérieux rafraîchissement mais son moteur est bon, et oui il est à vendre, lui dirent-ils.

Cette confirmation l’a mise au pied du mur. Ah oui il me faisait rêver, j’ai évoqué l’idée de partir avec un véhicule de ce type, mais sans penser réellement à mettre cette idée en pratique. Et là il est disponible, justement celui-là. Je pourrais l’acheter, financièrement c’est possible, mais sa rénovation ? À supposer que je puisse la payer est-ce que j’en ai vraiment l’envie, et aurais-je la force de partir ? Oui, je crois, c’est le printemps, bientôt l’été, je ne vais pas rester couchée, abrutie par mes cachetons, comme l’an dernier, non, j’aime bien mes marches au grand air, je reprends goût à peindre de temps en temps. Globalement je commence à me sentir mieux, un peu moins amorphe, un peu plus dynamique. Peut-être que je devrais oser. Oser partir seule une semaine ou deux.

Les jours suivants les questions reviennent, différentes, plus précises. Le Combi s’impose, s’insinue dans l’esprit de Louise.

Et si ce Combi était à moi, oui s'il était vraiment à moi, s'il était rénové et en état de marche, alors ce serait comme si c'était moi qui me réparaissais, qui rajeunissais, qui devenais une autre. Oui, je suis ce vieux Combi cassé et abandonné.

Moi, l'ex jeune cadre dynamique ? Compétente et efficace, dis pas de sottise, ma vieille, tu n'as rien de commun avec ça.

Mais le Combi persistait, s'insinuait en elle. Si, souviens-toi, l'enfant discrète et sérieuse, toujours appliquée à bien faire, mais rêveuse, l'âme assoiffée, et ton bonheur, enfant, de découvrir la peinture, de dessiner, la légèreté, l'enthousiasme alors pour t'exprimer. Ton âme d'artiste, Louise, elle existe, mais elle s'est effacée pour laisser la place à tout le reste. Qui t'a détruite.

Mais lui, le Combi il n'est pas mort tout à fait puisqu'il est à vendre. Et moi, je ne suis pas encore morte, quelque chose en moi palpite encore. Quelque chose qui ne demande qu'à vivre. Qui vient de loin. Qui remonte à la surface. Une toute petite flamme, flageolante, mais une flamme quand même. Que j'avais perdue depuis si longtemps. Des années de stress, tendue comme un arc, oppressée, toute mon énergie braquée sur le travail, sans penser à moi. Et à nouveau sentir comme une envie de vivre, intermittente encore, ténue, fragile, mais tenace, qui revient et perce de plus en plus souvent le brouillard de mes pensées, de ma torpeur, de ma léthargie. De ma dépression.

Alors elle s'aventure plus loin dans ses pensées. Et si j'avais ce Combi comment le voudrais-je? Et son intérieur? Et où irais-je? Si j'avais ce Combi... Je partirais, libre et sans contraintes, loin de cette ville qui m'opprime et m'asphyxie. Sur la Côte Atlantique. Comme avant, depuis toujours, depuis l'enfance, les vacances en Charente-Maritime. L'odeur des vagues iodées et celle extraordinairement délicieuse et enivrante des forêts de pin crépitant sous le soleil d'été, la pêche à pied à marée basse, les grandes plages de sable fin, les îles dorées et les marais salants, les carrés de sel éblouissants sous le ciel bleu de Ré. Si j'avais ce Combi je partirais. Je partirais. Et je pourrais revivre...

Je pourrais revivre.

Mais les contingences matérielles sont là. Moi la gestionnaire efficace je ne peux les ignorer. Si je mets mes économies sur la réparation de ce Combi et si je démissionne, que me reste-t-il pour vivre? Hein? Car j'avais beau avoir un bon salaire, je ne me privais pas non plus, et mes économies n'iront pas loin quand je n'aurai plus de salaire. Louer mon petit appartement? Le vendre? Et je vivrais où? Dans mon Combi? L'hiver? Non, tu vois bien ma pauvre fille que tes rêves ne mènent à rien. Retombe dans ta torpeur et continue à te faire soigner.

– Mais si tu crois que ça va t'aider à aller mieux de partir, nous on pourrait peut-être faire quelque chose, si tu veux, lui dirent ses parents un jour qu'elle évoquait cette idée avec eux.

– Comment ça, m'aider ?

– Mais par exemple en payant la rénovation de ce Combi, si tu veux. Si elle est trop coûteuse ce serait une avance sur ta part d'héritage, car nous ne pouvons pas donner la même chose à ton frère Lucas pour le moment.

– Oh, vous feriez ça ? Mais ce serait vraiment formidable. Oui, vraiment. Je pourrais partir. Merci, oh merci, dit Louise en les embrassant tous les deux.

Ses parents, ils commençaient tout juste à profiter de leur retraite et s'ils avaient depuis longtemps fini de payer les traites de leur maison ils ne roulaient pas sur l'or. La mère, Colette, avec son petit atelier de confection et retouches, et Alain, le père, ébéniste, avaient toujours fait passer leurs deux enfants en priorité. Ils rêvaient de leur donner une bonne situation, de les hisser socialement plus haut qu'eux. Pourvu qu'ils travaillent bien à l'école, pourvu qu'ils fassent de longues et bonnes études qui débouchent sur quelque chose, alors ils seraient contents. Et dans leur enfance aussi ils avaient tout fait pour les éveiller, les clubs de sport pour Lucas et plus tard, ado, les cours de guitare ; pour elle, Louise, depuis l'enfance les cours de peinture et de dessin, et puis les livres, les livres qu'elle réclamait toujours à chaque sortie en ville. Louise enfant était réservée, silencieuse, avide de connaître, mais surtout de s'évader dans un autre monde, ailleurs, les livres lui ouvraient la porte de l'imaginaire, les livres la consolait, l'enchantait, tandis que Lucas, le petit frère de trois ans son cadet, faisait l'admiration de tous, répandait la gaieté et le rire autour de lui. Lucas d'un

naturel encore aujourd'hui expansif, rieur, décontracté. Lucas faisait le pitre, Lucas faisait le beau, il était le centre d'attraction, lumineux, tandis que Louise qui adorait ce petit frère, restait dans l'ombre. Silencieuse. Invisible. Insignifiante. Secrète.

Lucas, sans jamais trop se fouler, devint ingénieur des Ponts. Heureux dans son travail, marié et père de deux petites filles, tout va bien pour lui. Il a toutes les dispositions pour être heureux et apparemment il l'est.

Louise travaillait bien à l'école, sérieuse et appliquée, elle réussit plus tard son bac avec mention, intégra une classe prépa et fut reçue dans une des meilleures écoles supérieures de commerce. Elle trouva un emploi dès la sortie, en changea d'elle-même plusieurs fois jusqu'à ce qu'on lui propose ce CDI dans cette grande entreprise il y a maintenant une dizaine d'années. Un poste à la mesure de ses compétences. Un poste à responsabilités, avec des interlocuteurs extérieurs variés, des partenaires exigeants, des clients parfois difficiles et une équipe interne nombreuse mais délicate à mener. Un poste qui lui mettait la pression, à elle, la sérieuse et si consciencieuse Louise. Mais elle ferait face, comme toujours, elle n'était pas du genre à reculer, entière et volontaire, elle aimait les défis. Elle avait une bonne place c'était l'essentiel. Elle n'avait pas fait toutes ces années d'étude pour rien.

Quant à ses amours, ah, c'était différent. On ne peut pas tout réussir n'est ce pas ? C'était d'ailleurs le regret de Colette, la mère : quand vas-tu nous ramener quelqu'un sérieusement ? Ça ne te dit rien d'avoir des enfants ?

Regarde ton frère, ses deux filles sont déjà grandes. Le temps passe, fais attention.

Ben non, des enfants, quand j'aurais pu, avec Arnaud, je n'étais pas prête, peut-être n'étais-je pas assez amoureuse de lui pour m'engager sérieusement, peut-être étais-je trop préoccupée alors par ce nouveau poste. J'étais tellement centrée sur la réussite professionnelle, l'injonction parentale depuis toujours. Et puis l'amour, suis-je assez aimable pour retenir un homme à vie, le retenir assez pour en faire le père de mes enfants ? Non l'amour, je ne suis pas douée, follement amoureuse, oui, je l'ai été, ah oui, mais garder un homme, ça, je n'ai jamais su.

Tout ça pour en arriver là ! Ah oui, elle est belle ma réussite professionnelle. Échec sur toute la ligne, ma pauvre fille.

Et ce Combi, là, qui se présente à moi ! Mais pourquoi m'intéresse-t-il tant ? Invraisemblable !

C'est peut-être le moment de saisir l'occasion, peut-être ma dernière chance. Si je ne fais rien, je deviens folle pour le restant de mes jours, en dépression permanente, finie, usée, autant mourir tout de suite. Non. Je vais acheter ce Combi, ce rescapé d'une époque finie, le faire réparer et je partirai dès qu'il sera prêt.

Et avec lui je sens que je renaîtrai. Je serai une autre. Je deviendrai celle que je suis. Que j'ai toujours ignorée. Que j'ai toujours fait taire.

Ah, elle va mieux Louise depuis qu'elle s'intéresse à ce Combi. Pourvu que ça dure. Cela lui fera du bien de changer d'air, disaient ses parents. Oui, elle allait mieux. Enfin !

Déterminée, sûre de son choix, elle a envoyé sa lettre de démission, à la fin de son congé de maladie qui aurait pu être renouvelé, Dieu sait pendant combien de temps. Ce n'est pas raisonnable, disait le médecin, vous n'êtes pas guérie. Je maintiens le traitement, je baisse juste un peu la dose. Mais surtout ne l'interrompez pas. Et revenez me voir dans un mois.

Oui, j'aurais pu rester ainsi longtemps avec le statut officiel de malade, j'étais bien bas, je suis toujours malade, toujours incapable de revenir au bureau. Mais Gus me sauve, il m'a donné un sursaut, a su créer une envie. Il m'a ressuscitée. Je vais partir, je vivrai de peu, je me débrouillerai avec ma peinture, j'aurai peu de besoins, le carburant pour Gus et ma nourriture.

Je pars, je change d'air et je me donne un an pour trouver une autre voie. On verra bien.

Louise et Gus, Gus et Louise, tous deux vivants à nouveau. Sur la route jusqu'à l'île d'Oléron, Louise éprouve une joie de vivre comme elle n'en a jamais connue depuis longtemps.

Sa vraie nature refait surface, s'épanouit. Curieuse, pétillante, un brin fantasque, c'est une passionnée, une artiste dans l'âme, qui s'était égarée toute sa vie et jusqu'à présent sur des sentiers arides et froids. Solitaire et indépendante par nature, sa solitude sur la route ne la dérange pas, elle l'a choisie. Elle a emporté ses toiles et ses pinceaux, des livres et des CD, elle écoute souvent de la musique.

Les yeux noisette, sourcils épais bien dessinés, une crinière fauve et flamboyante, elle se vêt désormais de couleurs chaudes et vives, robes longues à fines bretelles, en lin, coton ou soie sauvage, jupes amples, sandales de cuir colorées, blouson court en coton ou en jean, bagues et bracelets en perles, aux couleurs chaudes, œuvres personnelles ou de ses amies artistes.

Finies les tenues chics, les tailleurs et talons aiguilles, les jupes serrées, les pantalons de ville, les maquillages savants et les brushings quotidiens. Au placard les costumes de la cadre presque quadra. Au placard tout ce fatras pour se donner l'air qui va bien avec la fonction. Ouf, je respire. Comme jamais.

Elle s'installe le plus souvent dans les campings du littoral, c'est plus commode pour elle et peu à peu elle s'organise. Elle se laisse guider par son inspiration aiguisée par la proximité de l'océan.

De ses longues marches sur les plages à marée basse elle ramène des galets, des bouts de bois flotté, des coquillages, des éclats de nacre, qui l'attirent et qu'elle transforme au retour. Installée sous un parasol devant son Combi, dans le camping, elle peint les galets comme des personnages de bandes dessinées. Sur un fond de couleur acrylique elle trace deux ou trois traits bien nets, au pinceau noir, et naissent alors visages et mains, expressions et silhouettes. Les galets s'animent, sourires espiègles, regards rêveurs ou menaçants, gestes évoqués, postures suggérées, Louise a su leur donner une âme.



– Oh ils sont amusants, regarde Lilou! Vous les vendez ces galets? lui demande une vacancière accompagnée de sa fille, tandis que d'autres s'arrêtent pour regarder aussi.

– Ben, oui pourquoi pas, mais je ne sais pas comment encore.

– Ah, intervient un campeur, vous devriez aller voir à la mairie je crois qu'il y a encore des cabanes vides à cette époque, vous savez les anciennes cabanes ostréicoles réservées aux artistes.

– Ah? merci du tuyau. J'irai voir dès l'ouverture demain.

– C'est fait, leur dit-elle le lendemain soir, et j'ai eu de la chance, j'ai pu avoir une cabane pour la première quinzaine de juillet. Un désistement de dernière minute. C'est la bleue dans la rangée du chenal.

– On vous fera une petite visite, c'est promis.

– Vous serez les bienvenus. Merci.

Elle s'active alors davantage et part renouveler sa réserve chaque jour à marée basse en changeant de lieu.

Aujourd'hui, elle a laissé Gus en bordure de plage, à proximité des anciennes écluses à poissons, entre la Brée et Saint-Denis d'Oléron. Elle les a vues et ne pouvait passer devant sans s'arrêter. De magnifiques constructions découvertes à marée basse, témoins de la vie îlienne du siècle dernier. Ces pêcheries, construites en fer à cheval, de plusieurs mètres de diamètre, au bâti en pierres sèches si fragile sous les poussées répétées des flux et reflux des marées, sont les dernières encore debout, parmi les centaines qui existaient jadis dans l'île.